De la primatologie. Une exploration des primates humains et non humains

Entretien avec le primatologue et anthropologue américain Augustin Fuentes

Augustin Fuentes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/112>

DOI : 10.4000/labyrinthe.112

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1999

Pagination : 7-16

Référence électronique

Augustin Fuentes, « De la primatologie. Une exploration des primates humains et non humains », *Labyrinthe* [En ligne], 4 | 1999, mis en ligne le 18 février 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/112> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.112

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Propriété intellectuelle

De la primatologie. Une exploration des primates humains et non humains

Entretien avec le primatologue et anthropologue américain Augustin Fuentes

Augustin Fuentes

« This interview would not have been possible without Ashly Hinmon who gave me the strength and the curiosity to meet the others. »
(Que soit remercié ici Ashly Hinmon pour sa participation décisive.)

- 1 *Labyrinthe* — Comment définissez-vous la primatologie ? Pouvez-vous nous orienter dans ce labyrinthe ?
- 2 Augustin FUENTES — C'est effectivement un labyrinthe. La primatologie n'est pas un champ de savoir uni. Traditionnellement, les primatologues ont été des anthropologues, des biologistes, des zoologues, des éthologues, des psychologues, et ce n'est que depuis les années 70-80 que le champ de savoir s'est constitué en une discipline spécifique autour des recherches sur l'écologie et le comportement des primates.

- 3 Pour ma part, je définirai la primatologie comme l'étude des primates¹, de la même façon que l'anthropologie se définit comme l'étude des hommes. En ce sens, la primatologie englobe l'anthropologie dans son projet essentiel.
- 4 Il y a quelques divisions significatives à l'intérieur de la primatologie. Certains tentent de reconstruire à travers l'étude des fossiles la vie passée des primates, ce qui correspond à la paléo-primatologie. D'autres s'intéressent à la façon dont l'écologie structure la vie des primates (particulièrement celle qui concerne les primates non humains). Enfin, il existe un groupe de primatologues qui réunit des sensibilités différentes, à l'intérieur duquel je me situe, et qui correspond à une sorte d'éthologie biosociale (l'éthologie étant l'étude du comportement dans l'ordre du vivant). En portant notre attention sur la complexité réelle des comportements sociaux, en utilisant aussi bien les théories de l'évolution que les connaissances que nous apporte l'écologie, nous essayons de déconstruire les modèles qui jusqu'à présent permettaient une compréhension un peu trop systématique des comportements d'une espèce.
- 5 L. — Quels sont les buts de cette science ? Au sens où la meilleure façon de définir une science nouvelle — et en évolution — consiste peut-être à s'interroger sur ces buts.
- 6 A.F. — Les buts principaux seraient de constituer, puis d'accroître les données que l'on peut relever sur les grandes tendances (comportementales, écologiques, physiologiques...) des primates.
- 7 Quels sont les principes écologiques qui structurent le comportement social des primates ? Depuis les quatre milliards et demi d'années qui constituent l'histoire terrestre, à quoi doit-on l'émergence depuis seulement 20 à 30 millions d'années du type de complexité que constitue le système social des primates ? Ces questions représentent les buts généraux de la primatologie. Ceci dit, certains chercheurs ont des buts plus spécifiques. Beaucoup d'entre eux étudient les primates non humains afin de connaître davantage les humains. Ils se disent : « Que puis-je découvrir sur moi-même en observant ces primates non humains ? » Cette question est aussi sans doute justifiée.
- 8 L. — Pourtant cela ne semble pas être votre point de vue...
- 9 A.F. — En tant que primatologue-anthropologue, j'étudie aussi bien les primates humains que les primates non humains. Mais ce que je recherche, ce sont les grandes logiques comportementales chez les primates, et je place les hommes à l'intérieur de ce contexte plus large. Ainsi la question s'inverse et devient : que peut-on apprendre de l'ensemble des primates en observant des humains ?
- 10 Ma position ici est celle d'un athéisme scientifique dans la mesure où je considère l'humain en tant que primate. Maintenant, une fois que l'on a dit cela, il est clair qu'une multitude de différences séparent les humains des autres êtres. Aucune espèce ne transforme son environnement comme peut le faire un humain. Cependant, notre corps, notre système digestif, notre physiologie, comme la plupart de nos comportements sont ceux des primates. Ma démarche consiste donc à replacer l'humain au sein de la nature.
- 11 L. — Vous semblez être très attaché à une perspective pluridisciplinaire qui tente de rendre compte de la complexité du réel. Pourtant, j'entends souvent l'argument suivant : celui ou celle qui utilise des concepts venant de champs de savoir différents ne participe finalement à aucune discipline. Pris dans un *no man's land* universitaire, il n'a aucune existence.

- 12 A.F. — Je crois que ce que vous décrivez représente le déclin d'une certaine université. Notre but, particulièrement en anthropologie, est de nature holiste. Ce qui signifie que vous devez connaître des pans entiers d'informations issus de champs de savoirs différents qui chacun converge vers l'objet de votre étude. Par exemple, en ce qui concerne la primatologie, vous devez — outre une certaine connaissance de la biologie — posséder des éléments de psychologie, savoir presque parfaitement votre théorie de l'évolution, être un éthologue tout en pouvant, lors des enquêtes de terrain, remplir des fonctions de techniciens. L'ensemble de ces savoirs est mobilisé constamment dans la pratique quotidienne du primatologue.
- 13 L'argument que vous avez rappelé, selon lequel celui qui fait beaucoup de choses ne fait finalement rien, n'est pas nécessairement vrai. Beaucoup de ceux que je considère comme de grands penseurs sont ceux qui ont réalisé des synthèses entre les savoirs. Ceux-là ont reçu un enseignement approfondi dans une ou deux disciplines et ont été capables d'aller chercher des informations dans une large variété de champs de savoirs, afin de les organiser en un tout qui produise de véritables synthèses.
- 14 Une explication unique n'est jamais vraie. Les choses sont toujours plus complexes. Et ceci est particulièrement vrai lorsqu'on en vient à étudier les comportements, qui ne cessent de varier en fonction de l'âge, du sexe, de la période de l'année, du contexte social et écologique... Tenter d'expliquer cette réalité composite à l'aide d'une unique théorie n'est pas vraiment le bon moyen.
- 15 L. — Avant d'aller plus loin dans l'entretien sur les questions spécifiques à la primatologie, pouvez-vous nous donner votre définition du comportement social ?
- 16 A.F. — Oui, c'est simplement l'ensemble des actions et des non-actions réalisées par un individu dans un contexte social donné.
- 17 L. — Qu'entendez-vous par « non-action » ?
- 18 A.F. — Les primates sont toujours en train de faire quelque chose dans un sens très général, mais la plupart de leurs actions consistent plutôt à ne rien faire du point de vue du touriste. Prenons pour exemple un macaque mâle et adulte qui serait assis là, avec autour de lui un petit groupe d'autres individus, avec lesquels, chacun à part, il a tissé des relations spécifiques au cours d'une histoire commune. Qu'il soit à 1 mètre ou à 5 mètres de distance d'un individu marque une différence fondamentale. De sorte que son positionnement par rapport aux autres est une action. Maintenant, imaginez-vous en simple touriste, en train de marcher vers ce groupe de macaques. Vous penserez sans doute alors, en les voyant simplement éparpillés dans votre horizon visuel, qu'ils ne font rien. Ils sont même plutôt ennuyeux. En fait, devant vous, ils sont en train d'interagir à travers une architecture dynamique très complexe.
- 19 Mais l'on peut dire la même chose concernant les humains. Regardez-les entrer dans une chambre par exemple. Sitôt leur horizon visuel dégagé, ils balayeront du regard ce nouveau lieu, scruteront quelques points dans cet espace — identifiant les personnes et les dispositions entre elles — et... éviteront de réaliser tout un ensemble d'actions. Ils n'iront pas vers telle personne, ne s'assièront pas à côté d'un tel. Ou encore ils ne parleront pas de tel sujet. Et pourtant ces non-actions sont aussi importantes et significatives que les actions elles-mêmes ; celles, par exemple, de parler d'un sujet précis ou de s'asseoir à côté d'une personne donnée. Cette activité sociale en négatif représente l'une des choses les plus difficiles à quantifier pour le chercheur. En tant qu'observateur entraîné, vous devez être prêt à regarder des situations où il n'y a rien (à voir).

- 20 Le comportement social se décrit autant dans ce que l'on fait, que dans ce que l'on ne fait pas.
- 21 L. — J'aurais voulu vous poser à présent des questions plus spécifiques aux sociétés de primates non humains. Pouvez-vous nous donner des exemples de structure sociale décrivant certaines de ces sociétés de primates.
- 22 A.F. — Si l'on prend les grands types de formation groupale, ce que l'on rencontre le plus fréquemment parmi les primates (humains inclus) est la structure suivante : un nombre important de mâles associés à un nombre important de femelles avec leurs enfants. Un second grand type d'organisation groupale met en scène un seul mâle adulte pour un petit nombre de femelles avec leurs enfants. Enfin vient un nombre considérable de combinaisons bien moins fréquentes, parmi lesquelles on trouve la réunion d'un mâle et d'une femelle et de leurs enfants ; ou encore l'attachement d'un petit groupe de mâles et de leurs progénitures à une seule femelle ; et enfin la présence d'individus appelés solitaires à cause du faible taux d'interactions qu'ils établissent avec les autres membres de leurs espèces.
- 23 Maintenant, une fois énoncés ces traits généraux concernant les types de formation groupale, il faut dire qu'il existe au sein de chaque type une variété d'interaction sociale qui rend la structure complexe et fluide, porteuse d'une histoire singulière. Il s'agit de penser le groupe comme étant réellement un organisme de nature dynamique.
- 24 L. — En reliant la structure sociale à une histoire, vous pulvérisez l'idée d'une structure statique. Mais peut-on vraiment dire que ces groupes possèdent une histoire ?
- 25 A.F. — Bien sûr qu'ils en possèdent une. Mais bien des primatologues seront en désaccord avec ma position. Je pense que l'histoire est essentielle à l'ensemble des primates ; néanmoins cette dimension a été sous-estimée par notre discipline, sans doute parce qu'elle n'est pas traditionnellement associée aux études de biologie ou d'éthologie.
- 26 L'état actuel des recherches ne nous permet pas encore de savoir à quel point les primates non humains sont conscients d'avoir une histoire. Ce dont on est sûr, c'est que les individus se comportent différemment en fonction de la mémoire qu'ils ont des autres individus.
- 27 De nombreux travaux ont été critiqués parce qu'ils envisageaient que certaines situations complexes pouvaient être l'effet de facteurs historiques, ou d'événements improbables. La théorie de l'évolution ne rend pas nécessairement compte de tout. Certaines fois, l'histoire ou le hasard peuvent engendrer les structures que l'on voit. Évidemment peu de personnes apprécient ce type d'hypothèse qui nous met en situation d'accepter que la théorie de l'évolution a ses limites.
- 28 L. — En prenant en compte la dimension historique chez les primates, vous leur offrez une flexibilité comportementale dont ils ne bénéficiaient pas en tant qu'êtres purement biologiques. La question se pose alors de savoir s'ils peuvent modifier leur environnement ?
- 29 A.F. — Oui, cela arrive. Mais il faut savoir que cette influence sur l'environnement ne se fait jamais à un degré équivalent à celui réalisé par le genre humain. La flexibilité représente un élément central des organisations sociales des primates. Si les primates se sont maintenus dans l'évolution des espèces, c'est précisément grâce à leur capacité à se transformer rapidement, autant qu'à pouvoir manipuler (jusqu'à un certain point) l'environnement.

- 30 Comme exemple de flexibilité à l'environnement, prenez les langurs Hanuman dont le peuplement s'étend du Népal et des plateaux himalayens jusqu'au bas de l'Inde, au Sri Lanka. En les observant, il apparaît qu'ils vivent aussi bien dans les villes que dans les déserts, ou encore au-delà des forêts qui recouvrent les pans des montagnes à une altitude de plus de 3500 mètres, où une neige éternelle drapait le relief. Et si vous prenez le temps de les connaître en ces différents lieux, alors les groupes vous apparaîtront différents dans leur physiologie (différence de taille, de poils...), dans leurs comportements (les attitudes sociales diffèrent légèrement). Cependant, il s'agit de la même espèce. Ainsi, face à un environnement différent, ils sont capables de modifier leur comportement alimentaire, la densité démographique du groupe, le pourcentage de mâles par groupe..., et cela va jusqu'à des différences dans le traitement des enfants.
- 31 L. — Si les primates possèdent bien une histoire, s'ils ont par ailleurs une structure sociale dynamique, si la transmission de pratiques comportementales est avérée, et si enfin il existe une diversité de comportement au sein d'une même espèce, ne pourrait-on parler...
- 32 A.F. — ... de culture ? ! Revenons un instant sur les hiérarchies religieuses que la science met en œuvre : tout ce qui est humain possède une culture, et le reste du règne vivant n'en possède pas. Eh bien, soit ! Une fois de plus la sémantique peut être un véritable poids et un calvaire pour la poursuite des recherches. Parce que si je dis que « les singes ont une culture », eh bien, toute une communauté se détournera de mes recherches et m'ignorera. Et si je poursuis et suppose que « les grands singes sont capables d'utiliser le langage humain », eh bien, plus personne, ou presque, ne m'écouterait.
- 33 Personnellement, cette polémique me paraît absurde car je sais que les humains agissent de telle sorte qu'aucun autre primate ne peut le faire. Et il me semble que personne ne dénie le caractère spécifique de certaines activités humaines. Mais à cela, il faut ajouter que bien des comportements que l'on attribue uniquement au genre humain sont en fait propres aux primates. Il est dangereux pour beaucoup de personnes de replacer l'humain au sein de la nature. Nous faisons partie du monde. Peu importe la façon dont nous le modifions : nous continuons à en faire partie.
- 34 Cette vérité place beaucoup de personnes dans une situation d'inconfort. Il faudrait leur faire entendre que cela ne nous diminue en rien (sur le plan moral, politique, philosophique).
- 35 L. — Si vous le voulez bien, faisons un pas de plus dans le règne sacré de l'humain. Quel type de relation à la mort les primates non humains entretiennent-ils ?
- 36 A.F. — La sémantique représente ici, une fois de plus, une difficulté. En première analyse, je dirai que les primates non humains ne reconnaissent pas la mort. En fait, je devrais ajouter qu'ils ne reconnaissent pas la mort comme le font les humains. Ils n'ont pas de religion, ils ne possèdent pas le concept d'une vie après la mort... Ainsi, un primate non humain ne pense pas qu'il mourra, et il ne regarde pas un de ses congénères mort en s'exclamant : « il est mort ! » Et il n'existe pas davantage de connaissance formalisée d'une expérience de la vie. Voilà quelles sont les différences fondamentales. Selon moi, cette expérience humaine de la mort est liée à notre capacité linguistique et culturelle.
- 37 À présent, quelles sont les similitudes ? Tous les primates (humains compris) construisent des relations à long terme émotionnelles et physiologiques qui engagent d'autres individus, au sein d'un tissu social complexe : c'est le cas d'une mère et de son enfant, ou encore de deux individus qui auront passé leur vie entière ensemble pendant 10, 20, 30 ou jusqu'à 40 ans même. Chacun partage avec l'autre une longue histoire, faite d'expériences

similaires, d'expériences tactiles communes qui les ont liés émotionnellement. Lorsque l'un d'entre eux cesse de participer à la formation du lien qui le rattache à l'autre, cela entraîne une réaction ou une réponse. Maintenant, quel nom donner à ce type de réponse ? je ne sais pas. Il existe trop peu d'études sur ce phénomène pour savoir si ce type de réaction se produit pour l'ensemble des primates. Ce que l'on sait, c'est que dans certains cas la mort d'un individu produit au sein du groupe une sorte d'effondrement de la structure sociale et qu'en revanche, dans d'autres cas rien ou presque ne semble affecter la communauté. Il faudrait *définir la mort* chez les primates comme *le passage qui mène un partenaire interagissant à devenir un objet non interactif*. Il s'agit donc d'un arrêt de l'activité participante au lien social.

- 38 En fait, en tant qu'humain, nous recouvrons d'une réalité linguistique et culturelle cette expérience commune à l'ensemble des primates qu'est la mort, celle d'une perte émotionnelle profonde. La mort constitue une rupture des liens sociaux en ce sens qu'une personne a cessé toute participation. Et donc nous ressentons, oui, nous ressentons en bon primate, la perte du partenaire social, d'un partenaire singulier.
- 39 L. — Roger Fouts, psychologue et primatologue, a éduqué un certain nombre de chimpanzés au langage des signes des sourds-muets. Cette expérience, qu'il mène depuis plusieurs dizaines d'années, lui a permis d'obtenir une connaissance quasi interne de leurs comportements. Il affirme dans une interview d'une part « qu'ils peuvent ressentir de façon très profonde l'absence d'un être », et d'autre part qu'il leur arrive de « s'adresser des messages en langage des signes à eux-mêmes lorsqu'ils sont seuls ». En tenant compte de cette double capacité, je m'interrogeais sur leur possibilité à créer un espace-temps imaginaire, extériorisant leur petit théâtre intérieur, mettant en scène leur fantôme. Et si tel est le cas, s'il leur est possible de faire référence à un être absent, à un *fantôme*, ne faut-il pas voir là les prémisses d'une expression du deuil à travers la représentation ?
- 40 A.F. — Cela se pourrait bien. Néanmoins, il faut être prudent. S'il est aussi aisé de repérer chez ces chimpanzés-là une capacité d'extérioriser certaines émotions, cela est principalement dû au fait qu'ils ont chacun côtoyé l'univers des humains pendant des dizaines d'années. En vivant auprès d'humains pendant cette longue période, ils ont acquis par mimétisme de nombreux comportements propres à l'homme. Mais ce qui est le plus important à propos de ce groupe de chimpanzés, c'est qu'ils ont montré un fantastique potentiel. Ces chimpanzés sont capables de transmettre des informations dans le cadre d'un système de signification humain. Maintenant, si vous vous déplacez en Afrique, dans la forêt où se situe leur écosystème naturel, il devient très difficile de saisir en profondeur le fonctionnement même de leur esprit.
- 41 Il faut être clair : les chimpanzés ne représentent pas une version rudimentaire de ce que nous sommes capables de faire. Ce serait les dénigrer. De même que les humains ne feraient pas de très bons chimpanzés, de même les chimpanzés ne font pas de très bons humains. Ceci dit, il nous est possible de repérer des attitudes et des capacités communes. Ainsi nous nous partageons la capacité d'aller au-delà de nous-mêmes, d'aller au-delà de notre vie présente immédiate. Cette capacité est commune à l'ensemble des grands singes, et elle est apparue probablement il y a 15 millions d'années de cela. Ce n'est que depuis 1 ou 2 millions d'années que, selon moi, cette capacité à se transcender a connu une prodigieuse accélération au sein de notre espèce.
- 42 L. — Enfin, pour conclure, que pensez-vous avoir appris de fondamental ces dernières années en exerçant le métier de primatologue ?

- 43 A.F. — Je pense désormais me situer à l'intérieur de la nature. J'ai perdu également un peu de cette arrogance humaine. Et, dans le même temps, j'éprouve une fascination accrue pour les primates humains. D'autre part, j'ai compris que la nature est complexe, et que la complexité du monde nous entoure. Enfin, au sein de la communauté scientifique, je reste avant tout un anthropologue, et par là je me distingue de bon nombre de scientifiques qui pensent être au-dessus des lois et du règne humain. En fait, les scientifiques participent comme les autres à l'expérience humaine.
- 44 Seulement, certains substituent à l'arrogance de l'être humain l'arrogance du scientifique. Je crois qu'il y a là un vrai danger dans lequel j'espère ne pas tomber.
-

ANNEXES

Entretien réalisé, transcrit et traduit de l'anglais par Raphaël Bessis, doctorant en anthropologie et en philosophie à l'E.H.E.S.S.

NOTES

1. *Les primates ?* Mammifères généralement plantigrades, arboricoles, omnivores, aux ongles plats, au pouce et au gros orteil en général opposables, quadrumanes, à la denture complète avec deux paires d'incisives coupantes, des canines en crocs et des molaires à tubercules arrondis, les primates sont remarquables par leurs mamelles pectorales et surtout par le grand développement des yeux et la complexité du cerveau. Ils sont subdivisés en trois sous-ordres : les *prosimiens* (dont font partie les lémurs et les tarsiers), les *simiens* ou singes (macaques, langurs, babouins, ...), et les *hominiens* que sont les grands-singes (chimpanzés, orang-outans, ...) et les humains.

AUTEUR

AUGUSTIN FUENTES

Augustin Fuentes est à l'heure actuelle maître de conférences (*Assistant professor*) à l'université de Washington (*Central Washington University*). Il a très récemment publié un recueil collectif d'articles intitulé : *The Nonhuman Primates* aux éditions Mayfield Publishing Company, 1999.